

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

LES ANNONCES SONT REÇUES : A MARSEILLE : Chez M. G. Allard, rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux, 75, rue de la Darse, 75. PARI : à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8.

La sublime Collaboration

Rien n'est plus beau que le spectacle de tous les peuples libres et civilisés de l'univers communiants dans la sincérité cordiale des mêmes sentiments, dans l'ardeur émouvante d'une même fraternelle affection, dans l'affirmation virile d'un même idéal de solidarité, de justice et de droit humains. Mais lorsque cette communion des âmes apparaît et agit à travers la tourmente des champs de bataille, le spectacle s'élève jusqu'à un sublime et l'on demeure confondu de voir l'humanité atteindre de pareils sommets. C'est ce que nous voyons en ce moment même, en ces jours de luttes glorieuses où la furieuse offensive allemande de Champagne se brise contre l'indomptable héroïsme des armées françaises et des armées alliées confondues avec les nôtres en un seul bloc de forces dont il est impossible de venir à bout.

C'est là, c'est au milieu de cette ardeur fournaise, c'est parmi ces prodigieux efforts et ces souffrances atroces, c'est dans cette formidable mêlée que l'union des Alliés achève de s'accomplir. Tous ceux qui auront combattu côte à côte en de telles journées ont le souvenir de gloire seront éternels, rien jamais plus ne pourra les diviser. On a vu dans l'histoire des nations lutter dans le même camp, puis se trouver en conflit et se reformer les unes contre les autres. Mais la guerre d'aujourd'hui ne saurait être comparée à aucune des guerres d'autrefois. Les armées qui combattent sont à présent, non plus seulement une représentation réduite des nations, mais elles sont les nations elles-mêmes, de véritables peuples en armes jetés avec toutes leurs forces et avec toutes leurs ressources dans une lutte décisive, dans le suprême combat de l'issue duquel dépend tout l'avenir du monde. Les peuples qui auront souffert ensemble un tel choc resteront à tout jamais des peuples frères.

Il y a quelques jours, le président de la République disait : « Une ère nouvelle va s'ouvrir pour l'humanité. Les armées qui voisinent sur notre front sont des peuples qui apprennent à se mieux connaître et qui façonnent ensemble un meilleur avenir. Comment cette sublime collaboration à l'œuvre de délivrance universelle pourrait-elle jamais s'effacer de leur mémoire ? Non, les armées n'oublieront pas, les peuples n'oublieront pas. La sublime collaboration qui s'affirme aujourd'hui sur tant de champs de bataille où les soldats de l'Entente tiennent en échec les hordes germaniques se poursuivra par delà cette guerre. Elle maintiendra indissoluble l'union de tous ceux qui auront contribué par l'élan de leur héroïsme et par leur volonté de sacrifice à la grande victoire du Droit.

CAMILLE FERDY.

L'AFFAIRE DU "BONNET ROUGE"

Duval a été exécuté hier matin

Paris, 17 Juillet. L'exécution de Duval a eu lieu ce matin, à Vincennes, à 5 h. 18, sans incident.

Paris, 17 Juillet. C'est à 4 heures ce matin que se sont réunis au greffe de la prison de la Santé les personnalités qui devaient assister au réveil de Duval. Il était exactement à 4 h. 10, quand le directeur de la prison pénétra, avec les personnes de sa suite dans la cellule de Duval. Celui-ci dormait.

Le lieutenant Tétréau, représentant le chef du Parquet, lui toucha doucement l'épaule et demanda s'il était éveillé. Duval répondit qu'il était éveillé.

— Avez du courage, ajouta-t-il. — Oui, oui, j'ai cette qualité-là, répondit le condamné qui se leva, s'habilla et alluma un cigare. Puis il demanda à rester seul avec l'aumônier. Quelques instants après, quand le lieutenant Bonduquet entra dans la cellule, il demanda à Duval s'il avait des révélations à faire.

Très irrité, Duval répondit : — Messieurs, le vous en prie, ne m'adressez pas la parole. — Il fut alors conduit au greffe où il écrivit une longue lettre à sa femme. Cette lettre fut remise par lui à M. Magnan, son défenseur. Ayant écrit le mot dans l'autre qui devait le conduire à Vincennes, Duval dit à M. Magnan, montrant les officiers du 3^e Conseil présents : — Voyez-vous, ces types-là qui voulaient me parler

— Pardon, monsieur, répondit le bonhomme en portant la main à sa casquette, je ne suis pas là-haut, c'est vrai, mais je viens d'en descendre à l'instant même.

— Et le comte ? — C'est un monsieur en robe, mon ami, dit-il le comte ; cuez-vous vos fraises, si toutefois il vous en reste encore.

— J'en ai encore dix, dit l'homme, car en voici onze, et j'en avais vingt et une, cinq de plus que l'autre dernière. Mais ce n'est pas étonnant, le printemps a été chaud cette année, et ce qu'il faut aux fraises, voyez-vous, monsieur, c'est la chaleur. Voilà pourquoi, au lieu de seize que j'ai eues l'année passée, j'en ai cette année, voyez-vous, onze de plus.

— Et il a compté, dit le comte, que vous en avez onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit. Oh ! mon Dieu ! il n'en manque que deux, elles y étaient encore hier, monsieur, elles y étaient, j'en suis sûr, je les ai comptées. Il faut que ce soit le fils de la mère Simon qui me les ait soufflées ; je l'ai vu voler dans ce matin. Ah ! le petit drôle, voler dans un enclos ! Il ne sait donc pas ou cela peut le mener.

— En effet, dit Monte-Cristo, c'est grave, mais vous ferez la part de la jeunesse du délinquant et de sa gourmandise.

— Certainement, dit le jardinier ; cependant ce n'en est pas moins fort désagréable. Mais, en outre, une fois, pardon, monsieur, c'est peut-être un chef que je fais attendre ainsi ? — Et il interrogea d'un regard craintif le comte et son habit bleu.

— Rassurez-vous, mon ami, dit le comte avec un sourire qui faisait, à sa volonté, si terrible et si bienveillant, et qui cette fois n'exprimait que la bienveillance, je ne suis point un chef qui vient pour vous inspecter,

LA GUERRE

La Bataille de Champagne continue avec violence

Paris, 17 Juillet. M. Clemenceau, président du Conseil, qui s'était rendu, hier, sur le front, est retourné à Paris dans la nuit. Il est retourné cet après-midi sur le front.

PROPOS DE GUERRE

Fièvre espagnole

Une dépêche nous informe que la grippe espagnole a fait son apparition en Norvège. Ainsi, ce mal mystérieux continue sa nefaste carrière sous le nom du pays où il se manifesta pour la première fois et qui, je le crains, lui restera.

Est-ce bien juste ?... Que dirions-nous si le gouvernement protestait, comme un parainage qui tend à associer son nom, dans l'avenir, à un fléau ? Nous avons, je crois, été un peu vite et un peu légèrement à ce baptême.

Je sais bien qu'il y a là une vieille coutume dont nous nous sommes entièrement responsables. Au XVIII^e siècle, les Napoléons virent décorer de leur nom, par les gens de France, une certaine maladie que nous désignons aujourd'hui moins poétiquement à la quatrième page de nos gazettes.

Il est vrai que les Napoléons nous rendent notre politesse en appelant la dite maladie « française ». Les Espagnols ne sauraient cependant nommer la grippe à la mode « grippe française », pour la raison qu'ils ont sur nous un droit chronologique incontestable. Mais ce n'est pas non plus une raison pour que nous fissions la fâcheuse malaria Pétiquette que nous lui avons mise en ce qui est le quinquapartement, du fait que la péninsule ibérique en fut la première affectée.

Je noterai néanmoins les raisons qui semblent nous avoir guidés dans notre préférence. Ce mal qui frappe indistinctement tous les habitants et même les autres, fait preuve d'une extrême résistance, par exemple, la plume disparaît du chapeau... Nous avons déjà la « fièvre de Malte ». Elle n'a aucun succès.

ANDRÉ NEGIS.

Un Navire espagnol torpillé en Méditerranée

L'Allemagne savait que le ministre d'Espagne à Athènes était à bord

Athènes, 17 Juillet. On annonce de source espagnole qu'un vapeur espagnol naviguant sur lest, ayant à bord le ministre d'Espagne à Athènes, M. Lopez de Vega, se rendant en Espagne, a été torpillé par un sous-marin allemand. Le vapeur portait au grand mat le pavillon du ministre.

Le gouvernement allemand avait été avisé du départ du ministre six jours à l'avance. Le ministre et sa famille ont été sauvés.

1.440^e JOUR DE GUERRE

Paris, 17 Juillet. Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

Au sud de la Marne, les Allemands poussent des forces nouvelles, ont attaqué hier dans la soirée les hauteurs au nord de Saint-Agnan et de la Chapelle-Monthodon.

L'ennemi a réussi à pénétrer dans la Bourgonnerie.

La bataille se poursuit avec acharnement au sud de ce petit village boisé. Plus à l'est, on déçoit d'attaques très vives, nous avons maintenu l'ennemi aux isières sud des bois de Bouquigny et de Nesle.

Les Allemands ont tenté également un puissant effort en direction de Montvoisin, dont ils ont pu s'emparer.

LA SITUATION

Paris, 17 Juillet. La bataille continue acharnée. Les chefs allemands aux troupes sous leurs ordres. Seulement, la paix qui devait résulter de la rupture de nos lignes et de notre déclinement n'est pas près de nous être imposée par le sort.

Selon les termes mêmes d'un des derniers communiqués officiels, l'attaque générale ennemie a été brisée.

Dans l'impossibilité de la reprendre, l'ennemi a tenté de reprendre l'offensive par le tronçon impérial, ont fait de violents efforts pour accroître leurs succès locaux et de ce point, l'ennemi représente en moyenne trois kilomètres au sud de la Marne. Ce n'est pas beaucoup pour une tête de pont, et c'est pour cela que l'ennemi multiplie ses assauts et annonce ses cadavres en vue d'élargir ses progrès en cet endroit.

Sur ce point, c'est-à-dire entre Dormans et Château-Thierry, s'étend un plateau mamelonné et boisé qui commande la route de Montmirail. La position est importante, et c'est ce qui explique l'acharnement des Boches pour s'en emparer.

Justement, ils n'ont pu y parvenir. On se bat en dehors de la Marne, par exemple, la plume disparaît du chapeau... Nous avons déjà la « fièvre de Malte ». Elle n'a aucun succès.

Sur tous les autres points, notre ligne tient ferme. L'armée Gouraud, on peut bien l'écrire, après nos conférences de Paris, barre la route aux Boches vers la voie qui coupe-rail nos communications avec l'Est, c'est-à-dire entre nos armées de Champagne et celles de Lorraine.

La bataille, dont nous ne pouvons pas saisir les très grandes lignes, est des plus rudes. Elle comporte des fluctuations, sans doute, mais dans l'ensemble elle se déroule de manière à nous inspirer confiance.

MARIUS RICHARD.

Les Allemands bombardent un camp de leurs prisonniers

Il y en a 94 de tués et 74 de blessés

Front français, 17 Juillet. Les Allemands, qui prétendent n'avoir subi que de très légères pertes au cours de leur sanglant échec du 15 juillet, ont, tenu, sans doute, à les augmenter par leur propre action.

Les Alliés sont maîtres de la situation

Londres, 17 Juillet. Les journaux déclarent que s'il n'y avait pas d'autre preuve que le ton noué des communiqués allemands, cela suffirait à démontrer quel succès infime a obtenu l'offensive ennemie. En effet, aucune grande offensive n'a été menée, et les résultats initiaux. Il est trop tôt pour dire que l'ennemi a échoué, mais son échec définitif est plus que probable et la légende d'une force irrésistible créée par la première ruée allemande est déjà détruite.

Il est clair que les Alliés ont profité de l'expansion de la zone de défense et de la première zone de défense et que l'unité de commandement prouve à l'évidence son efficacité. La situation est prouvée par le fait que l'Est de Reims les se sont retirés sans perdre un seul canon ; tandis qu'à l'ouest de Reims, l'avance des Allemands est tellement limitée que leur position avec le rivage immédiatement derrière eux et les communications bombardées d'une manière incessante pourrait devenir précaire.

Les journaux soulignent comme un trait mémorable de la bataille la conduite des Américains qui ont tenu brillamment les promesses qu'ils ont faites au cours de leurs engagements, qui ont tenu à l'ennemi que l'ennemi avait essayé de répandre dans ses populations que la guerre serait terminée avant que le facteur américain devint une réalité.

Les plans de l'ennemi

Londres, 17 Juillet. Le colonel Bopington, écrivant dans le Morning Post, dit :

L'ennemi veut élargir son front entre la Marne et la Seine pour s'enfoncer entre Paris et les défenses de la Meuse, afin de tenter d'ébranler le pivot oriental des lignes françaises. Il est probable que l'armée von Eberhard en Argonne sera renforcée et tentera, aidée par l'armée von Gallwitz et par une attaque venant de Saint-Mihiel, d'isoler Verdun. Il serait imprudent d'assurer qu'une seule des armées allemandes restera longtemps inactive dans une période aussi critique. Il est également douteux que l'ennemi ait abandonné son projet d'attaque sur une grande échelle entre Arras et Château-Thierry. Les maigres résultats obtenus par l'ennemi, au bout de deux jours d'assaut, au prix de

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Paris, 17 Juillet. M. Clemenceau, président du Conseil, qui s'était rendu, hier, sur le front, est retourné à Paris dans la nuit. Il est retourné cet après-midi sur le front.

La résistance des troupes italiennes

Après le premier jour d'offensive, on le gain de terrain de la part de l'assaillant est toujours assez sensible, l'ennemi ne peut se vanter d'avoir dépassé de peu les positions de résistance. Aucun objectif important n'a été atteint par lui.

Un fils de Roosevelt tué dans la bataille

Le lieutenant aviateur américain Quentin Roosevelt, le plus jeune des fils du président des Etats-Unis, vient de trouver une mort glorieuse sur notre front. Touché probablement par une balle au cours d'un combat aérien, on le vit s'abattre dans les lignes ennemies, et mourir dans les bras de ses camarades. Son cousin Philippe Roosevelt assista des tranchées américaines aux environs de Château-Thierry à son combat et à sa chute, mais ne savait ce qu'il était devenu que le lendemain. On n'est qu'une heure plus tard qu'il apprit que c'était son cousin.

SUR NOTRE FRONT

La troisième journée de la nouvelle offensive

Le bombardement qui s'est poursuivi pendant plus d'une heure a donné à l'ennemi d'excellents résultats. Deux soldats français attachés à la garde du camp, ont été blessés. Quatre-vingt-quatre prisonniers allemands ont été tués et soixante-quatorze blessés.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ANGLAIS

17 Juillet, après-midi. A l'est de Villers-Bretonneux, à la suite d'une heureuse opération de détail exécutée pendant la nuit, nous avons fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleuses.

Un coup de main tenté par l'ennemi dans le même secteur a été repoussé.

Aux environs d'Euiluch, un raid entrepris par les troupes anglaises ce matin de bonne heure, nous a valu des prisonniers.

AVIATION

Le 16 juillet, nous avons attaqué les voies de garage de Thionville. Nous avons également remarqué plusieurs explosions. Un grand incendie s'est déclaré, suivi de plusieurs explosions violentes. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

Le service intérieur des corps de troupes

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Groussier sur le service intérieur des corps de troupes.

INCIDENT

M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle). M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle).

Vote de l'ordre du jour pur et simple

M. Agassier déclare ne pas se rallier à ces ordres du jour parce qu'il trouve qu'ils peuvent porter atteinte à l'autorité du commandement en chef. Il demande au gouvernement d'apporter une modification à la loi précédente votée.

Les services automobiles

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Paul Fauchon sur l'état de désorganisation des services automobiles, sur une faute commise par l'autorité militaire dans ces services, et sur la désorganisation de ces services, ainsi qu'il résulte de la lecture de la lettre adressée au ministre de la Guerre et du ministre de l'Armement, M. Poncelet, au sujet de la perte de plusieurs millions.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Paris, 17 Juillet. M. Clemenceau, président du Conseil, qui s'était rendu, hier, sur le front, est retourné à Paris dans la nuit. Il est retourné cet après-midi sur le front.

La résistance des troupes italiennes

Après le premier jour d'offensive, on le gain de terrain de la part de l'assaillant est toujours assez sensible, l'ennemi ne peut se vanter d'avoir dépassé de peu les positions de résistance. Aucun objectif important n'a été atteint par lui.

Un fils de Roosevelt tué dans la bataille

Le lieutenant aviateur américain Quentin Roosevelt, le plus jeune des fils du président des Etats-Unis, vient de trouver une mort glorieuse sur notre front. Touché probablement par une balle au cours d'un combat aérien, on le vit s'abattre dans les lignes ennemies, et mourir dans les bras de ses camarades. Son cousin Philippe Roosevelt assista des tranchées américaines aux environs de Château-Thierry à son combat et à sa chute, mais ne savait ce qu'il était devenu que le lendemain. On n'est qu'une heure plus tard qu'il apprit que c'était son cousin.

SUR NOTRE FRONT

La troisième journée de la nouvelle offensive

Le bombardement qui s'est poursuivi pendant plus d'une heure a donné à l'ennemi d'excellents résultats. Deux soldats français attachés à la garde du camp, ont été blessés. Quatre-vingt-quatre prisonniers allemands ont été tués et soixante-quatorze blessés.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ANGLAIS

17 Juillet, après-midi. A l'est de Villers-Bretonneux, à la suite d'une heureuse opération de détail exécutée pendant la nuit, nous avons fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleuses.

Un coup de main tenté par l'ennemi dans le même secteur a été repoussé.

Aux environs d'Euiluch, un raid entrepris par les troupes anglaises ce matin de bonne heure, nous a valu des prisonniers.

AVIATION

Le 16 juillet, nous avons attaqué les voies de garage de Thionville. Nous avons également remarqué plusieurs explosions. Un grand incendie s'est déclaré, suivi de plusieurs explosions violentes. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

Le service intérieur des corps de troupes

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Groussier sur le service intérieur des corps de troupes.

INCIDENT

M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle). M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle).

Vote de l'ordre du jour pur et simple

M. Agassier déclare ne pas se rallier à ces ordres du jour parce qu'il trouve qu'ils peuvent porter atteinte à l'autorité du commandement en chef. Il demande au gouvernement d'apporter une modification à la loi précédente votée.

Les services automobiles

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Paul Fauchon sur l'état de désorganisation des services automobiles, sur une faute commise par l'autorité militaire dans ces services, et sur la désorganisation de ces services, ainsi qu'il résulte de la lecture de la lettre adressée au ministre de la Guerre et du ministre de l'Armement, M. Poncelet, au sujet de la perte de plusieurs millions.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Paris, 17 Juillet. M. Clemenceau, président du Conseil, qui s'était rendu, hier, sur le front, est retourné à Paris dans la nuit. Il est retourné cet après-midi sur le front.

La résistance des troupes italiennes

Après le premier jour d'offensive, on le gain de terrain de la part de l'assaillant est toujours assez sensible, l'ennemi ne peut se vanter d'avoir dépassé de peu les positions de résistance. Aucun objectif important n'a été atteint par lui.

Un fils de Roosevelt tué dans la bataille

Le lieutenant aviateur américain Quentin Roosevelt, le plus jeune des fils du président des Etats-Unis, vient de trouver une mort glorieuse sur notre front. Touché probablement par une balle au cours d'un combat aérien, on le vit s'abattre dans les lignes ennemies, et mourir dans les bras de ses camarades. Son cousin Philippe Roosevelt assista des tranchées américaines aux environs de Château-Thierry à son combat et à sa chute, mais ne savait ce qu'il était devenu que le lendemain. On n'est qu'une heure plus tard qu'il apprit que c'était son cousin.

SUR NOTRE FRONT

La troisième journée de la nouvelle offensive

Le bombardement qui s'est poursuivi pendant plus d'une heure a donné à l'ennemi d'excellents résultats. Deux soldats français attachés à la garde du camp, ont été blessés. Quatre-vingt-quatre prisonniers allemands ont été tués et soixante-quatorze blessés.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ANGLAIS

17 Juillet, après-midi. A l'est de Villers-Bretonneux, à la suite d'une heureuse opération de détail exécutée pendant la nuit, nous avons fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleuses.

Un coup de main tenté par l'ennemi dans le même secteur a été repoussé.

Aux environs d'Euiluch, un raid entrepris par les troupes anglaises ce matin de bonne heure, nous a valu des prisonniers.

AVIATION

Le 16 juillet, nous avons attaqué les voies de garage de Thionville. Nous avons également remarqué plusieurs explosions. Un grand incendie s'est déclaré, suivi de plusieurs explosions violentes. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

Le service intérieur des corps de troupes

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Groussier sur le service intérieur des corps de troupes.

INCIDENT

M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle). M. Poncelet, — Vous n'avez pas le droit de dire cela (De violents bruits s'élevèrent dans la salle).

Vote de l'ordre du jour pur et simple

M. Agassier déclare ne pas se rallier à ces ordres du jour parce qu'il trouve qu'ils peuvent porter atteinte à l'autorité du commandement en chef. Il demande au gouvernement d'apporter une modification à la loi précédente votée.

Les services automobiles

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Paul Fauchon sur l'état de désorganisation des services automobiles, sur une faute commise par l'autorité militaire dans ces services, et sur la désorganisation de ces services, ainsi qu'il résulte de la lecture de la lettre adressée au ministre de la Guerre et du ministre de l'Armement, M. Poncelet, au sujet de la perte de plusieurs millions.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Paris, 17 Juillet. M. Clemenceau, président du Conseil, qui s'était rendu, hier, sur le front, est retourné à Paris dans la nuit. Il est retourné cet après-midi sur le front.

LES ANNONCES SONT REÇUES : A MARSEILLE : Chez M. G. Allard, rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux, 75, rue de la Darse, 75. PARI : à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8.

